CHAPITRE III

Services rendus par le corps du génie français. — Désastre à Parras. — Défaites de Regulès. — Faits de guerre. — Situation précaire du général Mejia à Matamoros. — Projets de Santa-Anna. — Lettre du maréchal Randon au maréchal Bazaine (14 mars 1866). — Quatrième projet d'organisation de l'armée mexicaine. — Retour du commandant Loysel. — Lettre de Maximilien au commandant en chef (17 mai 1866). — Essai de recrutement de l'armée par voie de tirage au sort. — La marine française dans le Pacifique et dans l'Atlantique. — Contrebande de guerre. — La défense de Vera-Cruz. — Le commandant Cloué. — Sa lettre énergique au général Weitzell.

Au milieu de ces difficultés de la politique, l'armée française continuait à donner des preuves éclatantes aussi bien de sa valeur que de son intelligente activité. Tandis qu'une partie guerroyait contre les dissidents, besogne glorieuse mais stérile, d'autres travaillaient à rendre au Mexique des services plus durables, en fortifiant les villes, en élevant des digues, en construisant des chemins de fer, en accomplissant ces travaux de la paix qui, eux du moins, offrent ce double

avantage de procurer du travail aux ouvriers et d'assurer la sécurité aux habitants.

Mexico, naturellement, profita plus que toute autre ville de ces bienfaits. Le corps du génie français transforma la ville pour ainsi dire. Il éleva des ouvrages de fortification, il cura et approfondit les fossés, il travailla enfin à une série de travaux destinés à protéger la place contre les crues périodiques du lac de Texcoco. Ces diverses améliorations coûtèrent une somme de 3 500 000 francs, dont Mexico et le Trésor ne fournirent qu'une partie : ce fut encore le Trésor français qui versa 1 255 000 francs pour compléter le paiement de la dépense. Cela n'empêcha point les Juaristes de déclarer que la France avait pillé les finances mexicaines !

On agit de la même façon pour la réfection du môle de Vera-Cruz, pour la construction de routes, pour la continuation du chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico. Il serait injuste de ne pas nommer ici, parmi ceux qui prirent la part la plus active à ces travaux, le colonel Doutrelaine, le colonel Bressonnet et le capitaine Cord.

Les faits de guerre coûtaient autant d'argent et du sang en plus. L'inconvénient de cette guerre de partisans était d'obliger nos troupes à se disséminer et à opérer par petits paquets. Il arrivait parfois que le chef d'un de ces corps, doué de plus d'audace, ou poussé par le désir d'attirer l'attention par un coup d'éclat, ne conservait pas la prudence nécessaire, et hasardait sa vie, celle de ses hommes, avec une folle

témérité. Le commandant de Brian avait été un de ces téméraires : dans les premiers jours de mars, il s'était jeté, avec trois compagnies françaises et un cent de cavaliers mexicains, sur les forces beaucoup supérieures d'Escobedo, et lui-même ainsi que toute sa troupe avait été massacré ; à peine quelques cavaliers avaient-ils pu échapper et porter la nouvelle de ce désastre.

Ces échecs causaient toujours et avec raison une grande tristesse à l'Empereur, et le maréchal Bazaine en souffrait vivement, lui qui, mieux que personne, savait l'inutilité de pareils sacrifices. D'autres engagements victorieux faisaient heureusement compensation ; notamment vers cette même époque, Regulès fut battu en plusieurs rencontres. Mais le malheur de la situation amenait toujours ce triste résultat que nos troupes voyaient diminuer leur effectif par leurs victoires aussi bien que par leurs défaites, tandis que les généraux dissidents vaincus retrouvaient comme par enchantement de nouveaux soldats, avec lesquels ils recommençaient la lutte.

Le point noir était toujours la situation de plus en plus mauvaise et périlleuse du général Mejia à Matamoros. Les événements de Bagdad avaient amené un instant de répit, mais Brownsville, d'après les nouvelles qu'il envoyait, restait un foyer d'agitation, « où les dissidents trouvaient l'abri et les ressources dont ils avaient besoin. »

Cette attitude était de nature à encourager l'ambition de Santa-Anna et à favoriser ses projets. Si l'on

en avait pu douter, une lettre de lui saisie par hasard dissipait toutes les incertitudes. L'ancien président se préparait à l'action :

... Les moments sont solennels et tous ceux qui peuvent prendre un fusil ou une épée ne doivent pas refuser d'entrer en campagne ; il ne s'agit rien moins que de l'indépendance qui a coûté si cher aux Mexicains. Mes lettres que Maximilien et ses satellites ont publiées sont considérablement dénaturées. Ces gens-là sont infâmes...

Continue à travailler de toutes tes forces pour soulever les patriotes et qu'ils redoublent leurs efforts pour chasser ces bourreaux qui se vautrent dans le sang de nos pères...

Je n'ai pas reçu de lettre de mon ami le général Cirès : dis-lui de ma part qu'il ne manque pas l'occasion de se rendre célèbre ; cette occasion tient à un cheveu et elle ne se présente jamais deux fois ; qu'il aille prendre position sur un point de la côte d'où il pourra venir se joindre à moi avec quelques forces quand le moment sera venu. Il approche rapidement et il n'y a pas de temps à perdre.

Par bonheur pour l'Empire, ces menées déplaisaient fort aux Juaristes. Pour combattre ce concurrent, Juarez publia une protestation contre les agissements de Santa-Anna ; on allait jusqu'à l'accuser de haute trahison et jusqu'à le menacer d'un châtiment exemplaire, s'il débarquait au Mexique. Fallait-il que la cause de l'Empire fût compromise pour qu'en présence de telles divisions elle ne pût se relever ?

Le gouvernement impérial procédait toujours avec la même lenteur, et ne sortait pas de la période soi-disant d'organisation. On venait de mettre au jour un nouveau projet pour la création d'une armée natio-

nale ! Et ce qu'il y a de plus étonnant c'est que l'incohérence qui régnait en souveraine à Mexico gagnait parfois jusqu'à Paris. La correspondance officielle le témoigne assez.

Le 14 mars 1866, le ministre de la Guerre écrivait au commandant en chef :

Mon cher Maréchal,

L'Empereur se préoccupe sérieusement de ce qui adviendra au Mexique lorsque le moment sera arrivé de rappeler nos troupes. Déjà, d'après ses ordres, je vous ai recommandé de prendre les dispositions nécessaires pour obtenir de l'Empereur Maximilien que les légions française, autrichienne et belge fussent réunies en un seul corps, sous le commandement d'un officier général français, lequel corps formerait, pour l'armée mexicaine, une puissante réserve; mais cette organisation ne paraît pas devoir parer à toutes les éventualités qui pourront surgir après le départ de notre drapeau...

Sa Majesté pense qu'il serait possible de former une nouvelle légion dont les cadres seraient français, sans exclusion toutefois des Mexicains; les soldats seraient pris parmi les indigènes, dont les rangs seraient grossis par des hommes de bonne volonté que fournirait notre armée...

Six semaines plus tard, le maréchal Randon écrivait:

Je vous ai précédemment accusé réception de votre projet de constitution de la légion étrangère que nous devons laisser au Mexique. *Le moment ne me paraît pas encore venu de régler les détails de cette organisation*, et je crois qu'il convient de s'en tenir, pour le moment, à en arrêter les bases principales, dont j'ai déjà entretenu Votre Excellence dans plusieurs de mes dépêches, notamment dans celle du 1er avril dernier...

Que pouvait le maréchal Bazaine au milieu de cette confusion de projets, au milieu de ces instructions contradictoires ? Il cherchait à obéir de son mieux sinon aux ordres, du moins aux intentions qu'on lui manifestait, et, lui aussi, préparait des plans d'organisation destinés à disparaître promptement dans les cartons de l'administration.

Cependant Maximilien avait compris l'intérêt qu'il y avait pour lui à se rapprocher du commandant en chef et à ramener, entre leurs relations, cette cordialité qui les avait rendues faciles et utiles autrefois. C'est moins à un mouvement personnel qu'aux conseils du commandant Loysel, récemment rentré à Mexico, qu'il faut attribuer cet heureux changement. Loyal et dévoué aussi bien au souverain qu'il était autorisé à servir qu'à son pays même, le commandant rapportait à Maximilien les conseils les plus sages, reflet de ses entretiens avec Napoléon III. Il s'entremit avec courage; il ne négligea aucun effort pour, dans la sphère de son action, pallier les fautes et empêcher les divisions. S'il n'a pas réussi, c'est que la situation était plus forte que sa volonté, et que les événements étaient lancés avec une telle puissance qu'il n'était plus au pouvoir de personne de les détourner ni de les arrêter.

L'influence de ces bons conseils amena la lettre du 17 mai 1866 adressée par Maximilien au commandant en chef, sur la formation de l'armée :

... Afin d'atteindre sûrement ce but, je considère comme une obligation et même comme un devoir de conscience de me mettre avec vous, mon cher Maréchal, qui êtes le chef

des deux armées, en relations complètes et suivies pour fixer d'une manière complète et définitive les plans d'organisation, assurer leur exécution, arrêter les dépenses à faire et déterminer les hommes à choisir...

En ce moment la question militaire me paraît devoir être envisagée sous trois points de vue essentiels : l'organisation urgente de 20 000 hommes de troupes nationales, la formation solide des corps mixtes que vous avez désignés sous le nom de *cazadores de Mexico*, et qui sont pour moi la base principale de l'armée future et de la pacification du pays...

Si nous nous mettons courageusement à l'œuvre, je crois que nous devons compter dans peu de mois sur un résultat brillant qui couronnera les efforts de valeur et de sagesse que vous avez déployés pour les intérêts de ce pays...

Maximilien se décida alors à tenter une première application du décret du 1er novembre 1865, instituant le tirage au sort pour le recrutement de l'armée. L'essai fut restreint à trois départements : Puebla, Queretaro et la vallée de Mexico. Comme toutes les innovations, celle-ci produisit une vive impression ; les mœurs n'étaient pas faites, non plus que les idées, à cette égalité des charges militaires, et les classes élevées de la société y opposèrent une vive résistance. Seule, la classe populaire parut s'y résigner.

Les efforts, infructueux d'ailleurs, que tentait le gouvernement de Maximilien pour l'organisation de la défense nationale se bornaient à l'armée de terre ; le Mexique ne possédait aucune force navale. A la marine française seule incombait donc le soin de surveiller les côtes immenses du vaste empire.

Deux divisions navales, l'une, celle du Pacifique

sous les ordres de l'amiral Mazères, l'autre, celle de l'Atlantique, sous le commandement de M. le capitaine de vaisseau Cloué, s'efforçaient, par des démonstrations militaires, d'amener la reconnaissance de l'Empire chez les populations côtières, ou donnaient la chasse aux navires américains et autres chargés de contrebande de guerre.

Les services que nos marins rendirent ainsi, le courage, le dévouement, la résignation qu'ils montrèrent dans des postes périlleux à tant d'égards, sont d'autant plus dignes d'éloges, et méritent d'autant plus le souvenir, qu'en presque tous ces cas la gloire à recueillir n'était en rapport ni avec les dangers, ni avec les efforts. Un jour devant San-Blas, un autre jour devant Guaymas ou Mazatlan, nos navires sillonnaient la mer par tous les temps, et ne se rapprochaient des côtes que pour y risquer la mort sous les balles ennemies ou sous les effluves pernicieux d'un affreux climat. C'est le cas de s'écrier avec le Cid :

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres !..

Les périls étaient les mêmes du côté de l'Atlantique, mais le rôle de la marine était plus considérable, car la division navale avait à assurer le service des transports entre le Mexique et la France. Vera-Cruz était resté le port où tout ce mouvement se concentrait. Les difficultés n'étaient plus aussi terribles qu'aux premiers jours de l'occupation, alors que le vaillant commandant Roze gardait la ville avec une garnison

dérisoire, et montrait ce que peut l'énergie morale au milieu des périls les plus grands, mais la situation restait assez mauvaise pour que ses successeurs eussent leur part de gloire. C'était à cette époque au capitaine de frégate Peyron qu'incombait la responsabilité des multiples services de ce port d'attache, et le choix était heureux.

Quant au commandant Cloué, devenu depuis vice-amiral et ministre de la Marine, il donnait les preuves de l'activité la plus grande et de l'énergie la plus précieuse. Sûr de Vera-Cruz, grâce à la présence du commandant Peyron, il se transportait alternativement sur tous les points de la côte.

Au commencement du mois de mai, il était à Matamoros; il y séjournait quelque temps, inspectait ses défenses, et adressait au Maréchal un long rapport l'informant de la triste situation de cette place. Puis, quelques jours plus tard, une révolte des Indiens dans le Yucatan le rappelait à toute vapeur devant Campèche et Mérida, à l'extrême sud.

Lors des craintes conçues, dans le courant de 1865, au sujet de l'attitude des États-Unis, le Maréchal lui demanda confidentiellement son opinion sur le degré de résistance que pouvait opposer Vera-Cruz à une attaque de la flotte américaine. Le commandant Cloué connaissait trop son métier pour se faire illusion sur les défenses de ce port, mais la constatation du péril n'alarmait en rien sa bravoure, et il ajoutait à sa réponse ces calmes et belles paroles, où il traçait en héros son devoir :

...Nous chercherons à le faire cependant si les circonstances veulent qu'on nous laisse dans une situation aussi compromise. Je ne connais aucune situation, quelque déplorable qu'elle soit, qui autorise à se rendre sans combat. Nous combattrons donc, mais nous succomberons; ce résultat est certain.

Le commandant Cloué montrait en toute occasion une énergie vigoureuse. A la fin d'octobre 1865 il avait dû se porter de nouveau au secours de Mejia à Matamoros. Témoin de faits graves commis contre la neutralité par des soldats à la solde des États-Unis ou tout au moins protégés par eux, il adressa au général Weitzell, commandant les forces des États-Unis sur le Rio Grande une protestation à la fois correcte et ferme :

DIVISION NAVALE
DU
GOLFE DU MEXIQUE

Devant le Rio-Grande, 6 novembre 1865.

—

N° 556

Monsieur le Général,

J'ai toujours été exactement renseigné sur tous les événements qui se passent aux environs de Matamoros, c'est vous dire que je connais parfaitement tous les secours que les soi-disant libéraux ont retirés et retirent encore du Texas, et en particulier de Brownsville.

Les hommes, les vivres, les munitions de guerre sont fournis à nos ennemis par des personnes qui relèvent de votre commandement; les pièces d'Escobedo sont servies par des canonniers qui viennent de votre armée et ne sont même pas encore congédiés.

Les blessés sont reçus à l'hôpital de Brownsville; les officiers d'Escobedo et de Cortina viennent journellement en armes dans cette ville prendre leurs repas, ou se reposer

dans les intervalles de loisir que leur laisse l'attaque de Matamoros.

En un mot, Brownsville semble être le quartier-général des Juaristes, et personne ne doute que ni Escobedo, ni Cortina ne seraient en état d'entreprendre quoi que ce soit, s'ils n'avaient les ressources continuellement renouvelées du Texas pour les soutenir.

Je prendrai la liberté de vous rappeler, Monsieur le Général, combien a été différente de ce qui se passe ici la conduite de la France pendant la récente guerre qui vient de déchirer l'Union américaine.

La France est restée loyalement neutre : s'il en avait été autrement, si nous avions fait la centième partie de ce qui se fait à Brownsville ou sur les bords du Rio Grande, le peuple américain aurait protesté hautement, et il aurait eu raison.

Les lois internationales, adoptées par les nations civilisées, sont obligatoires *pour toutes*. De même que ces lois nous engagent d'honneur à rester neutres, *elles vous engagent* à votre tour; car vous ne pouvez pas prétendre à être affranchis des règles sur lesquelles vous vous êtes appuyés, sous le prétexte qu'elles ne vous sont plus bonnes à rien.

Après vous avoir présenté les observations qui précèdent, Monsieur le Général, je termine ma lettre en protestant de la manière la plus formelle contre la violation flagrante de la neutralité sur cette frontière et particulièrement à Brownsville.

Veuillez agréer, etc.

G. CLOUÉ.

Le général Weitzell fut très embarrassé de cet énuméré de griefs trop exacts; c'est à peine s'il répondit par une lettre non signée. Le commandant Cloué fit justice de cette grossièreté en la lui renvoyant.

On voit par cet incident qu'en parlant haut et ferme

on ne risquait pas grand'chose; c'est une nouvelle confirmation de ce que nous avons dit au sujet de l'attitude des États-Unis : ils ne sont devenus militants et agressifs qu'au fur et à mesure qu'ils savaient le devenir sans danger.